MARS

DU LUNDI AU JEUDI À LA CAVE À 20 H 30	2 3 4 5	ALBERTINE
MARDI À 21 H	3	JAM SESSION
JEUDI À 20 H 30	5	LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT
VENDREDI ET SAMEDI	6 7	CARTE BLANCHE À RODOLPHE LOUBATIÈRE : BASQUIAT
MARDI À 21 H	10	JAM SESSION
MERCREDI À LA CAVE À 20 H 30	11	CONCERT ET JAM DES ATELIERS
JEUDI À 20 H 30	12	LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT
LES VENDREDIS DE L'ETHNO	13	MERCAN ERZINCAN CHANTS DES TROUBADOURS DE TURQUIE
SAMEDI	14	RAPHAEL WALSERS GANGART
DU LUNDI AU JEUDI À LA CAVE À 20 H 30	16 17 18 19	MONKEY MANHATTAN
MARDI À 21 H	17	JAM SESSION
JEUDI À 20 H 30	19	LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT
VENDREDI	20	GAUTHIER TOUX TRIO
SAMEDI	21	SHAKESPEARE SONGS

34E AMR JAZZ FESTIVAL

24 25 26 27 28 29	24	MANUEL GESSENEY QUINTET
MARDI À 20 H 30 À 22 H		CRAIG TABORN SOLO
MERCREDI À 20 H 30 À 22 H	25	CONTRO VENTO
JEUDI À 20 H 30 À 22 H	26	KUARA ANTOINE THOUVENIN QUINTET THE IMPOSSIBLE GENTLEMEN
VENDREDI À 20 H 30 À 22 H	27	BASEL RAJOUB «SORIANA PROJECT» GARY BARTZ QUARTET
SAMEDI À 20 H 30 À 22 H	28	MATHIEU ROSSIGNELLY TRIO RAY ANDERSON'S ORGANIC QUARTET
DIMANCHE À 19 H 30 À 21 H	29	TRIONYX ET TERPSYCORDES ANDERS JORMIN "AD LUCEM"

À L'AMR

LE SUD DES ALPES, CLUB DE JAZZ ET AUTRES MUSIQUES IMPROVISÉES, EST AU 10 DE LA RUE DES ALPES À GENÈVE
OUVERTURE À 20H30, CONCERT À 21H30 SAUF INDICATION CONTRAIRE

TEL+ 41(0) 22 716 56 30.....FAX + 41(0) 22 716 56 39.....WWW.AMR-GENEVE.CH..... L'AMR EST SUBVENTIONNÉE PAR LE DÉPARTEMENT DES AFFAIRES CULTURELLES DE LA VILLE DE GENÈVE ET LE DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DE L'ETAT DE GENÈVE
LES STUDIOS LOLOS

TROIS PUCES À L'OREILLE *de nicolas lambert*

C.A.R.

BEYOND THE ZERO

Qu'y a-t-il au-delà du zéro? Pour Anders Celsius : de la glace, soyez prudents au volant. Pour Lord Kelvin : des particules immobiles, votre voiture se désintègre. Et pour C.A.R., une mire de barres colorées, comme dans nos télévisions en panne. On peut y voir une représentation moderne, quoiqu'un peu has been au temps des rediffusions en boucle, du néant. Un néant d'avant la Création. Et dans ce vide sidéral, il y aurait d'abord le verbe, ou plus précisément ces quelques mots lâchés par un démiurge : «Test one two three».

La vie aurait tôt fait de se manifester sous la forme d'un arpège de fender rhodes, quatre notes régulières masquant toutefois traîtreusement une polyrythmie – ce qui arrive souvent dans des univers où les démiurges sont batteurs. Une contrebasse lymphatique ponctuerait le tout d'une quinte descendante, avant que l'arpège ne dérive, passant non sans rappeler Muse par des teintes grandiloquentes pour inciter le saxophone, méconnaissable derrière son halo électrique, à rugir au firmament, à prendre feu comme une météorite à son entrée dans le ciel, qui vient juste d'être créé.

Avec ce premier morceau, C.A.R. nous livre en bonne partie les composants de son carburant. Ses compositions, signées pour la plupart Klingebiel, sont de lents mouvements célestes où l'on ne distingue pas la queue de la comète ni le thème de son développement. Si la complexité rythmique est souvent au rendez-vous, l'harmonie se centre en général autour d'un bourdon, d'une seule note, répétée par la basse qui parfois prend vie comme la statue de Pygmalion, se lève et entame une tourne pop, d'un pas résolu. De même, le son très acoustique de la section rythmique contraste avec les synthétiseurs, qui planent en bons Audio spiritual seekers, et le saxophone, au timbre brûlé comme les ailes d'un Icare par des trajectoires pures et solaires.

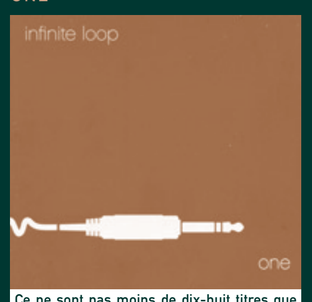
Même lorsque la basse ronfle et que le saxe écume, comme dans ce *Oh no!* d'un binaire canaille, on ne nous sert jamais du rock énervé. La musique gonfle, nous prend et nous quitte comme un sentiment, une forme de nostalgie dans *Yesterday's people* ou sous les balais du très doux *Asdf*. Ce qui n'empêche pas d'avoir envie de monter le gros bouton du volume pour mieux goûter l'énergie latente de ces évolutions lentes. Méfiez-vous de l'eau qui dort, spécialement lorsque le groupe vient des bords du Rhin.

Cologne après le Ravage, Collectif de l'Avant-garde Rythmique, on ne nous dit pas ce que signifie «C.A.R.». C'est peut-être simplement une «voiture» que le quartette pilote collectivement dans quatre pièces moins abouties, souvent terminées par la queue de poisson d'un fade out. Ce sont des ambiances prises sur le vif, un groove reggae *Genetically modified by space aliens* ou la danse langoureuse, au *Buddha Bar*, d'une clarinette basse et d'un Wurlizer déguisé en marimba. 1972, du nom de l'année la plus longue, la seule où l'on ait administré deux secondes intercalaires à nos horloges, habillerait en effet très bien, quant à elle, un documentaire sur la rotation de la Terre et ses aléas. *Phosphène party* est enfin tout aussi bien nommée, tant elle aveugle les oreilles et assourdit les yeux, les laissant tout vibrants après la fin de l'album.

Leonard Huhn, saxophone, clarinette basse, effets
Christian Lorenzen,
synthétiseurs, wurlizer, fender rhodes
Kenn Hartwig, contrebasse, effets
Johannes Klingebiel, batterie
enregistré à Oberkirchen (Allemagne)
mixage par Jonathan Hoffmann,
mastering par Reinhard Kobialka
2014, Unit Records, UTR 4558
www.music-car.de

infinite loop

ONE



Ce ne sont pas moins de dix-huit titres que Moll & Ross nous proposent d'écouter sur cet opus «one». Certains passent directement de l'introduction à la coda *(Mount)*, tentent de donner une idée d'infini en un très bref dialogue entre piano et laptop *(Neverness)*, une évocation électro-haikustique *(Akustikkoppler)*. D'autres tiennent le cap sept ou huit minutes, comme cet équipage dont les voix distordues tournent en grognements porcins, quoiqu'il s'agisse des compagnons de Jason et non d'Ulysse *(Argo Navis)*. Dans un cas comme dans l'autre, nous naviguons dans un monde digne d'un film d'anticipation, où l'Homme est colonisé par la machine, mais n'a pas dit son dernier mot, ce qui donne lieu à de beaux échanges, une trompette qui s'élève au milieu d'une nappe de notes cent fois clonées.

Infinite Loop joue en toute logique sur la répétition – un piano dont la mesure tourne en boucle *(Turn of Fate)* ou se répercute en delay *(Vault)* –, mais sait éviter la monotonie, moulin dont l'eau n'est jamais la même, superposant des vagues de différentes longueurs, ajoutant la saillie d'une brochette de croches «out», l'apparition brutale d'une boîte à rythmes. Le groupe compile aussi des sons enregistrés, almanach de motifs, de parasites, de glitch (cf. *puces à l'oreille* n° 353, novembre 2014) qui donnent une autre dimension à l'ancestral thème et variations. On a parfois l'impression d'être noyé par ces événements simultanés ; on plonge la tête dans l'eau du bain et les bruits de nombreux voisins nous parviennent, déformés, bizarrement accrus. Puis l'onde s'éclaircit, se recentre sur cette main dont les élans bluesy reviennent rembobinés, Sisyphe du clavier *(Reverend Moon)*. Un élément secondaire passe ainsi au premier plan, vol incertain d'une abeille qui sort du bourdonnement de la ruche pour monter une cage d'escalier et se cogner à son faîte *(Stairwell Flight)*. Certains montages sont tout à fait cinématographiques, comme ce nez dont on entend la respiration filtrer à travers les poils, et qui s'alterne en plans de plus en plus rapides avec un pavillon tout proche *(Hongi)*.

Clic-clac d'un appareil de mesure dans une station météorologique du Grand Nord où l'on bidouille aussi bien le fil des cordes que ceux des circuits électriques *(Report)*. Pygmées qui dans leur jungle où crépite le pop corn entament une chorégraphie à la Michael Jackson *(Grain Forest)*, on pénètre de bien curieux univers. Le duo explore aussi des terrains moins géolocalisables : un «sol» répété, dédoublé, dérivé, fléchi vers le bas, flirtant avec son propre bémol *(Superstoiker)*, quelques notes élémentaires qu'une trompette bouchée répète comme pour apprendre à parler *(Mother)*. Mais que l'on soit dans la tête d'un fou sous le fouet d'un balai synthétique *(Monotrauma)*, ou dans celle d'un survolté dont on entend à peine le calme petit piano intérieur *(Burnout Babe)*, une chose est sûre : la musique d'*Infinite Loop* n'est ni molle ni rosse.

Udo Moll, trompette, laptop
Florian Ross, piano à queue, loops, delay
enregistré en 2012 à Osnabrück,
et mixé par Benno Glüsenkamp,
mastering par Florian Ross
2014, Unit Records, UTR 4481

das rosa rauschen

8 MINIATUREN (AUS DEM ZYKLUS 10 MINIATUREN)

Il y a des jours, comme ça, plus difficiles que d'autres. Des jours où l'on n'arrive pas à émerger du lit, sans toutefois s'offrir une grasse matinée, car cette dernière demande une acceptation totale de l'état de larve. On est au lit, éveillé, sans rendez-vous immédiat qui vous en sortirait, et l'on songe à tout ce qu'il faudrait néanmoins faire, à commencer par écrire une troisième puce à l'oreille pour le prochain *Viva la Musica*. Les deux premières ont été des accouchements plutôt faciles, rédigées après seulement une semaine de travail chacune, d'une plume ins-pirée et volubile. Mais il y a des jours, comme ça, plus difficiles que d'autres. Sans quitter le lit, on pense aux quatre piles de disques en attente d'être chroniqués. Il y a celle des disques sous cellophane, vierges encore de toute écoute. Celle des derniers arrivages, encore un peu chauds du studio. Celle des disques présélectionnés, ou pas tout à fait écartés, mais dont les galettes commencent à être sèches. C'est de loin la plus haute. Celle enfin des disques dont on a la certitude de ne pas vouloir parler, et qu'on glissera discrètement sur le présentoir de l'accueil à l'AMR pour leur donner une chance d'être un jour écoutés, maigre chance si l'on considère que les habitants de l'accueil préfèrent aller sur YouTube. Toujours au lit, on se sent écrasé par ce sentiment qui saisit facilement l'acteur culturel : trop de disques qui sortent, trop de livres qui s'écrivent, trop de musiciens qui mendient aux programmateurs recouverts de dossiers le privilège de jouer devant un public.

Les disques que je reçois proviennent pour la plupart de deux labels, qui ne sont ni l'un ni l'autre romand, et n'ont pas d'autres lignes éditoriales que le jazz au sens très large du terme. Aussi je suis ravi lorsqu'un musicien du coin m'adresse personnellement sa musique. Comme je vous le disais il y a deux mois : «les légumes du marché à côté de chez moi sont nettement plus goûteux que ceux du supermarché». Je rêve parfois de tous ces jazzmensch d'outre-Sarine, ces Uli, Jörg, Florian, Peter, Christoph, Moritz et autres Andreas. Leurs photos de groupe – en costard avec une petite boucle d'oreille, ou dans la rue avec des vestes en cuir, ou sur scène et pas tout à fait à leur avantage mais c'est la seule photo où on les voit tous bien – se superposent, se confondent. Ils viennent jusque dans mes rêves, m'accuser de les laisser dans l'anonymat, eux qui ont fait une école à Berne, eux qui ont joué avec Dave Liebmann, eux qui ont obtenu le soutien de la ville de Zürich, eux qui ont travaillé dur leurs compositions en 7/8, leurs airs ramenés de tournées en Italie, en Russie et au Brésil, eux qui ont passé cinq jours sans manger dans un chalet, à faire de la musique improvisée, eux qui se sont saignés pour s'offrir un studio à Berlin et un mastering à New York. Ils me disent «Eh toi (je traduis, dans mes rêves ça donne "eh, du!", tu aimerais qu'on délaisse comme ça le disque que tu as sorti à la sueur de ton front? Tu prétends être musicien, mais est-ce que tu as fait une école à Berne et une tournée au Brésil? Tu prétends donner envie aux gens d'écouter de la musique et tu te moques de nous dans les colonnes mêmes qui te sont confiées? Lève-toi, et écoute le fruit de notre labeur, pour écrire vingt critiques par mois s'il le faut!» Je me réveille en sueur, penaud, tombe enfin du sommier et rampe jusqu'au bureau où m'attendent les quatre piles, dont je nourris mon Pioneer twin-tray compact disc player. J'écoute un guitariste au patronyme grec, obsédé par l'ombre puisqu'il intitule ses deux disques, sortis à un an d'intervalle, «The Shadow and the light» et «Bright Shadows». J'écoute une dizaine de trios piano qui, dans leur liner notes, disent chercher leur «own voice». J'écoute un groupe qui paraphrase Nino Rota dans le style musique de cirque avec une clarinette, un ensemble noise de vingt musiciens dont plusieurs ont la tête du tueur dans Twin Peaks, le Bovet Brothers Quartet, qui enregistre à La Chaux-de-Fonds mais s'exprime en anglais… Je me retrouve devant mon repas de midi sans avoir élu ma troisième puce à l'oreille. Entre deux fourchettes de salade de betteraves, l'idée s'impose soudain, lumineuse : je parlerai justement de tous les disques que je n'ai pas choisis, de tous ceux dont vous n'auriez jamais entendu parler. Et pour l'illustration, je prendrai cette affreuse pochette réalisée au crayon de couleur et à l'Arial Bold pour punir l'auteur de ne pas avoir engagé de graphiste.

Felix Wahnschaffe,
saxophone alto, compositions, graphisme
Achim Kaufmann, piano
Andi Lang, basse
Moritz Baumgärtner, batterie
enregistré à Berlin en 2012, mixage
par Marco Birkner, mastering par Matze Millhoff
2014, Unit Records, UTR 4532

VENTS DU MIDI
VENTE DE BATTERIES JAZZ, YAMAHA, CANOPUS ET PLUS...
26 RUE DES GROTTES
CH-1201 GENÈVE
TÉL. +41(0)22 733 47 22
WWW.VENTS-DU-MIDI.CH
LUNDI 13H30-18H30
MA-VEN 10H00-12H30 13H30-18H30
SAMEDI 09H00-12H00

CULLY JAZZ
10 18 AVRIL 2015
33e EDITION - WWW.CULLYJAZZ.CH
ANOUAR BRAHEM – LISA SIMONE
MONCEF GENOUD – DOM LA NENA
JOSHUA REDMAN – SHAI MAESTRO
STEPHAN EICHER – ERIKA STUCKY
MANU DIBANGO – DORIAN WOOD
BRAD MEHLDAU – GOGO PENGUIN
YILIAN CAÑIZARES – DAN TEPFER
GUILLAUME PERRET – ELINA DUNI
PIERS FACCINI & VINCENT SEGAL
KASSE MADY DIABATÉ – ANDREAS
SCHAERER & LUCAS NIGGLI – YOM
COLIN STETSON & SARAH NEUFELD
NIK BÄRTSCH – JOHN SCOFIELD &
JON CLEARY – ABLAYE CISSOKO &
VOLKER GOETZE – DANIEL HUMAIR
JIBCAE – GREGORY PORTER...
RENDEZ-VOUS SUR WWW.CULLYJAZZ.CH
BCV winterthur

en vous abonnant, en devenant membre de l'AMR… vous recevez le journal *vivalamusica* à domicile, vous bénéficiez de réductions à tous les concerts organisés par l'association, et de la gratuité aux stages organisés plusieurs fois par an avec des musiciens internationaux, vous soutenez nos activités, vous pouvez voter à l'assemblée générale!!!
la carte de membre coûte 50 frs (80 Frs soutien) et elle est valable pendant une année.
pour vous inscrire, rendez-vous sur notre site web :
www.amr-geneve.ch/association-2

JAM SESSION DU MARDI À 21 H AU SUD DES ALPES

SALLE DE CONCERT, ENTRÉE LIBRE
OUVERTURE DES PORTES UNE DEMI-HEURE AVANT LES CONCERTS

le 3 mars
la jam sera ouverte et animée Evaristo Pérez & friends

le 10 mars
celle-ci par Cédric Schaerer & friends

le 17 mars
celle-ci par David Robin à la guitare, Yohan Jacquier au sax, Malcom Potter à la contrebasse et Charles Clayette à la batterie

JAM DES ATELIERS DU MERCREDI À 20 H 30 AU SUD DES ALPES

À LA CAVE, ENTRÉE LIBRE

le 11 mars

• 20 h : en ouverture un atelier junior de Maurizio Bionda avec
Mathilda Bianchi-Pastori, chant
Sacha Kreis, saxophone alto
Martin Rieder, saxophone ténor
Benjamin Roth, piano
Leo Schmidt, batterie
• 20 h 30 : un atelier junior de Maurizio Bionda avec
Youssry Taha, banjo
Adrien Berthod, trombone
Mahia Vecchio-Mohamed, saxophone alto
Samuel Olivares, guitare
Thaïs Bouillault, basse électrique
Lucas Maneff, batterie
• 21 h 30 : jam des ateliers

10 rue des Alpes
CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch

lundi 2, mardi 3, mercredi 4 et jeudi 5 mars à 20 h 30 à la cave du sud

ALBERTINE

Sylvain Fournier, batterie, percussion
Martin Wisard, saxophones alto et soprano
Ludovic Lagana, trompette
Aina Rakotobe, saxophone baryton
Julien Petit, sousaphone

Albertine! est un petit orchestre cuivré et flanqué d'une batterie un peu trafiquée. Le répertoire original est constitué de morceaux volontairement assez simples, principalement influencés par la tradition néo-orléanaise et le funk. Une musique acoustique, énergique, dansable et joyeuse. Il se pourrait bien que nous laissions les chaises pliées dans un coin pour ces quatre soirées!

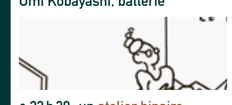
quatre soirées de concert offert à la cave de l'AMR
entrée libre, majoration de un franc sur les boissons
ouverture des portes à 20 h

10 rue des Alpes
CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch

jeudi 5 mars, 20 h 30 salle de concert du sud

LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT

• 20 h : un atelier jazz binaire de Christophe Chambet avec
Jessica da Silva Villacastin, chant
Claude Berthelier, saxophone ténor
Antoine Berger, guitare
Julien Fabrègue, piano
Attila Racz, basse électrique
Jonathan Gleize, batterie
Isabelle Durand, percussion
• 20 h 30 : un atelier binaire de Christophe Chambet avec
Maryvonne Charmillot, guitare
Jeannette Marelli, piano
Maine el Baradei, basse électrique
Valérie Nöel, batterie
• 21 h 30 : un atelier jazz moderne de Nicolas Lambert avec
Vincent Gern, saxophone alto
Ingrid Iselin Zellweger, violon
Pamela Davidson, guitare
Olivier Favre, piano
Luc Vincent, basse électrique
Omi Kobayashi, batterie



• 22 h 30 : un atelier binaire de Christophe Chambet avec
Fanny Graf, chant
Elinor Ziellenbach, saxophone alto
Lionel Rossel, guitare
Fabien Tudisco, guitare
Paola Urio, piano
Harry Aschbacher, basse électrique
Jean-PierreDorner, batterie

au *sud des alpes*, ouverture des portes à 20 h
entrée libre

10 rue des Alpes
CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch

vendredi 6 mars, 20 h 30 au code bar, 10 rue baulacre

TRIBUTE TO JIM HALL

un atelier de l'AMR dirigé par Nicolas Lambert avec
Nicolas Deville, flûte traversière
Christopher Galan, basse électrique
Philippe Gauthier, piano
Félix Majou, guitare
Yehudith Tegegne, violon
Richard Wagner, batterie

suivi d'une scène libre à 23 h 30,
en collaboration avec l'association Carrefour-Rue,
parce que l'AMR aime sortir de ses gongs pour hanter d'autres lieux sincères

vendredi 6 et samedi 7 mars, 21 h 30 salle de concert du sud

carte blanche à RODOLPHE LOUBATIÈRE : BASQUIAT

Pierre Warnecke, électronique
Frédéric Blondy, piano
David Chiesa, contrebasse
Rodolphe Loubatière, caisse claire

L'improvisation n'est réelle que lorsqu'elle est sans préparation, sans esthétique, sans idée et sans mémoire. Toute la difficulté réside dans l'application de tout ceci pendant deux jours…
«L'improvisation revêt une importance considérable dans un monde surplanifié qui sanctionne l'impréparation et conjure l'imprévu. Tandis que l'on considérait traditionnellement la préparation, la référence aux normes établies comme le garant de la réussite, l'improvisation sort aujourd'hui de l'enclos où l'avait reléguée une prudence réductrice, elle prend l'allure d'une transmutation culturelle.»
Jean François de Raymond
«L'improvisation», 1980

(voir interview au recto)

au *sud des alpes*, ouverture des portes à 20 h 30
• 20 francs (plein tarif)
• 15 francs (membres AMR et ADEM, AVS, AC, AI, étudiants, abonnés annuels unireso)
• 12 francs (carte 20 ans)

10 rue des Alpes, CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch
préloca tion à l'amr ou chez disco-club

jeudi 12 mars, 20 h 30 salle de concert du sud

LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT

• 20 h 30 : un atelier jazz moderne de Mathieu Rossignelly avec
Frank Schmidt, trompette
Grégoire Schneeberger, clarinette
Iain Barson, guitare
Aurélia Collet, piano
Dehlia Moussaoui, contrebasse
Lionel Nendaz, batterie
• 21 h 30 : un atelier jazz moderne de Mathieu Rossignelly avec
Jordan Holweger, saxophone alto
Giacomo Grandi, violoncelle
Andrei Pervikov, guitare
Jérôme Gloppe, piano
Massimiliano la Marca, contrebasse
Patrick Fontaine, batterie

• 22 h 30 : un atelier Ornette Coleman de Pierre-Alexandre Chevrolet avec Coralie Desbrousses, cornet
Basile Rickli, saxophone alto
Véronika Janjic, clarinette
Nicolas Lagnaux, guitare
Jean-Paul Vergari, contrebasse

au *sud des alpes*, ouverture des portes à 20 h
entrée libre

10 rue des Alpes
CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch

vendredi 13 mars, 21 h 30 salle de concert du sud

les vendredis de l'ethno MERCAN ERZINCAN *chants des troubadours de turquie*

Mercan Erzincan, chant, bağlama
Ufuk Şimşek, kaval

Jusqu'à récemment, l'art des ashik, les troubadours d'Anatolie, était essentiellement une affaire d'hommes, et rares étaient les femmes ayant su s'y faire une place. Mais les choses ont changé, et plusieurs interprètes féminines sont aujourd'hui reconnues comme des artistes à part entière. Mercan Erzincan est sans aucun doute l'une d'entre elles. Epouse du fameux luthiste Erdal Erzincan, avec qui elle avait partagé l'affiche du festival «Alla Turca» en 2012, elle est de retour à Genève en compagnie de son frère Ufuk Şimşek, remarquable joueur de kaval, flûte d'origine pastorale dont les sonorités éoliennes se marient admirablement à la voix. Ensemble, ils nous proposent leur répertoire de poésies chantées, aux accents mystiques et rebelles, liées à la tradition spirituelle des Alevis de Turquie.

au *sud des alpes*, ouverture des portes à 20 h 30
• 18 francs (plein tarif)
• 15 francs (membres AMR et ADEM, AVS, AC, AI, étudiants, abonnés annuels unireso)
• 12 francs (carte 20 ans)

concert organisé par les ateliers d'ethnomusicologie et l'AMR, avec le soutien de la ville de genève, de la république et canton de genève et du fonds culturel sud.

10 rue des Alpes
CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch

samedi 14 mars, 21 h 30 salle de concert du sud

RAPHAEL WALSERS GANGART

Raphael Walser, contrebasse, compositions
Tobias Meier, saxophone alto
Niculin Janett, saxophone ténor
Marc Méan, piano
Jonas Ruther, batterie

Quel choix avisé pour un nom de groupe, GangArt (traduit littéralement de l'allemand : l'art de l'allure). Il permet toutes sortes d'associations. Le dictionnaire définit l'allure comme les différentes façons du cheval à se déplacer : du pas au trot jusqu'au galop. C'est exactement comme pour les compositions – parfois au rythme d'un pas pensif et d'un coup, une course effrénée en avant. Cinq jeunes musiciens suisses, se

sont réunis sous la direction du bassiste Raphael Walser afin d'explorer non-seulement les frontières du jazz mais aussi les terres inconnues au-delà. Prêts à prendre des risques, pleins de curiosité et avec un plaisir inouï d'expérimenter. Exubérance juvénile? Si dans l'oreille, elle ressemble à cela, nous voulons tous rester jeunes.

discographie
Wolfgang (2014), Double Moon Records/ Jazz Thing (Next Generation, vol. 55)

http://www.raphaelwalser.ch

au *sud des alpes*, ouverture des portes à 20 h 30
• 20 francs (plein tarif)
• 15 francs (membres AMR et ADEM, AVS, AC, AI, étudiants, abonnés annuels unireso)
• 12 francs (carte 20 ans)

10 rue des Alpes, CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch
préloca tion à l'amr ou chez disco-club

lundi 16, mardi 17, mercredi 18 et jeudi 19 mars à 20 h 30 à la cave du sud

MONKEY MANHATTAN

Noé Tavelli, batterie
Louis Billette, saxophone ténor
Etienne Loupot, guitare
Piotr Wegrowsky, contrebasse

Monkey Manhattan voit le jour fin 2012 suite à la rencontre entre le saxophoniste Louis Billette et le guitariste Etienne Loupot. Rapidement rejoints par une

section rythmique, inspirée par la musique américaine des années 1960 et le jazz contemporain, Monkey Manhattan ose le swing! Le répertoire du groupe, essentiellement basé sur des compositions originales du duo Billette - Loupot propose un univers musical chaud et harmonieux entre tradition et modernité.

quatre soirées de concert offert à la cave de l'AMR
entrée libre, majoration de un franc sur les boissons
ouverture des portes à 20 h

10 rue des Alpes
CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch

jeudi 19 mars, 20 h 30 salle de concert du sud

LES ATELIERS DE L'AMR EN CONCERT

• 20 h : un atelier binaire de Cyril Moulas avec
Charlotte Randle, chant
Thibaut Stepczynski, guitare
Nelson Lubrano, guitare
Marc Hottinger, piano
Yann Mondehard, batterie
• 20 h 30 : un atelier binaire de Cyril Moulas avec
Léa Chenillot, chant
Philippe Beuchat, guitare
Sylvain Louveau, guitare
Giulia Pagano, piano
Frank Cohen, batterie
• 21 h 30 : un atelier jazz moderne de Mathieu Rossignelly avec
Basile Rickli, saxophone alto
Richard Kraeher, saxophone baryton
Alain Courvoisier, guitare
Paolo Costa, piano
Sébastien Gross, contrebasse
Wolfgang da Costa, batterie

• 22 h 30 : un atelier jazz moderne de Pierre-Alexandre Chevrolet avec Mimi Ameti, chant
Jean-Paul Muller, saxophone ténor
Emmanuel Stroudinsky, guitare
Raphaël Vanderlinden, piano
Léna Brun, vibraphone
Marco Benvenuti, batterie

au *sud des alpes*, ouverture des portes à 20 h
entrée libre

10 rue des Alpes
CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch

---

vendredi 20 mars, 21 h 30 salle de concert du sud

GAUTHIER TOUX TRIO

Gauthier Toux, piano
Kenneth Dhal Knudsen, contrebasse
Maxence Sibille, batterie

Formé à l'automne 2013, le Gauthier Toux Trio propose un jazz actuel, aux in-

fluences allant de la musique classique, au rock en passant bien sûr par l'héritage laissé par leurs aînés. Après une année et un trentaine de concerts (Jazz à Vienne, Jazz à Orléans, Jazz Contreband, Chorus…) ils sont heureux de vous présenter leur premier album «More than ever». «Ce trio est un émerveillement, il nous propose une musique fraîche et dans un registre de *pas déjà vu*.»

Pascal Derathé (rédacteur de www.jazz-rhone-alpes.com, octobre 2013)

au *sud des alpes*, ouverture des portes à 20 h 30
• 20 francs (plein tarif)
• 15 francs (membres AMR et ADEM, AVS, AC, AI, étudiants, abonnés annuels unireso)
• 12 francs (carte 20 ans)

10 rue des Alpes, CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch
préloca tion à l'amr ou chez disco-club

samedi 21 mars, 21 h 30, à la salle de concert du sud

SHAKESPEARE SONGS

Andy Sheppard, saxophones ténor et soprano
Guillaume de Chassy, piano, composition
Christophe Marguet, batterie, composition

Grands lecteurs de Shakespeare, Christophe Marguet et Guillaume de Chassy se sont plongés dans l'univers du dramaturge pour y chercher un nouveau ferment à leur art de la narration musicale. Leurs Shakespeare Songs sont une galerie de portraits musicaux, scénarisée comme une déambulation onirique, à laquelle se joint Andy Sheppard, saxophoniste historique et grand poète du jazz européen. Chaque titre, par son climat musical et ses développements improvisés, donne vie à un personnage remarquable de l'illustre dramaturge anglais. Ainsi sont évoqués tour à tour les figures d'Hamlet, Cordélia, Perdita, Macbeth, Juliette, Othello, Prospero, Caliban… Dans les Shakespeare Songs, Marguet et de Chassy rendent beaucoup plus qu'un simple hommage au poète anglais, ils vont y chercher les intensités premières des sentiments et des situations, au point que cette musique semble baignée d'une clarté et d'une limpidité inédites pour un trio de jazz. En retour, les éléments narratifs issus de Shakespeare, et brièvement expliqués par Guillaume de Chassy, offrent des clés d'écoute et de compréhension aux discours du trio et des solistes, et contribuent à conférer à cette musique un caractère d'évidence. Musique évocatrice de sentiments extrêmes, tantôt tragique, tantôt aérienne, qui privilégie la subtilité des nuances et l'interaction immédiate entre trois improvisateurs en totale symbiose

au *sud des alpes*, ouverture des portes à 20 h 30
• 20 francs (plein tarif) • 15 francs (membres AMR et ADEM, AVS, AC, AI, étudiants, abonnés annuels unireso)
• 12 francs (carte 20 ans)

10 rue des Alpes, CH-1201 à genève
tél +41(0)22 716 56 30
www.amr-geneve.ch
préloca tion à l'amr ou chez disco-club

sauf indication contraire, les concerts ont lieu à l'AMR, SUD DES ALPES
10, rue des Alpes, 1201 Genève, téléphone: + 41 (0)22 716 56 30
télécopie: + 41 (0)22 716 56 39, *www.amr-geneve.ch*
les concerts commencent à 21 h 30, sauf indication différente…
les jams sessions débutent à 21 h et les concerts à la cave à 20 h 30, ouverture des portes une heure auparavant (pour les caves une demi-heure avant)

CHÉQUIER CULTURE

TRENTE-QUATRIÈME AMR JAZZ FESTIVAL

du 24 au 29 MARS 2015

mardi 24 dès 20 h 30

MANUEL GESSENEY QUINTET
Manuel Gesseney, saxophone alto
Julien Bertrand, trompette
Aina Rakotobe, sax baryton
François Gallix, contrebasse
Stéphane Foucher, batterie

Pour Manuel Gesseney, à l'origine de ce projet, tout est affaire de contraste. Lyrisme retenu jusqu'au déchaînement le plus extatique, ce quintette jongle intelligemment avec les géométries qu'offre sa configuration particulière : trois souffleurs, contrebasse et batterie. La passionnante section rythmique – de vieux complices, ça ne trompe pas – sait créer les climats propices à l'épanouissement de souffleurs, très inspirés aussi bien dans l'exposition de thèmes somptueusement arrangés que lors de développements improvisés en d'irrésistibles imbroglios de mélodies. Beauté et franchise des timbres.

CRAIG TABORN SOLO
Craig Taborn, piano

Voici ce que nous dit Craig Taborn, pianiste dont le monde sonore emprunte autant à Debussy qu'au jazz et à la techno minimaliste : «En solo, la musique est réellement improvisée, je me lance et une fois lancé, j'essaye de relier à l'idée première tout ce qui se passe dans l'instant présent, soit un motif, un détail rythmique ou une texture. Pour parler de mon propre jeu, j'essaye de faire ressortir des éléments du matériel musical lui-même. L'histoire de la musique pianistique m'intéresse, mais je n'entends pas l'instrument dans ces termes, c'est pour moi une pure source de sons.»

mercredi 25 dès 20h30

CONTRO VENTO
Luca Pagano, guitare
Reto Suhner, saxophone alto
Dominic Egli, batterie
Brooks Giger, contrebasse

Pas de leader dans ce groupe où chacun est bienvenu avec

P.P.
1200 GENÈVE 2
RETOUR: AMR
10 RUE DES ALPES
CH-1201 GENÈVE

VIVA LA MUSICA (SIXIÈME SÉRIE), MARS 2015, Nº 357
BULLETIN PARAISSANT 9 FOIS L'AN ET ADRESSÉ AUX MEMBRES DE L'
ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DE LA MUSIQUE IMPROVISÉE

VIVA LA MUSICA

L'ADIEU AU LANGAGE*

par colette grand

« Les hommes deviennent petits en se rassemblant. »
Chamfort

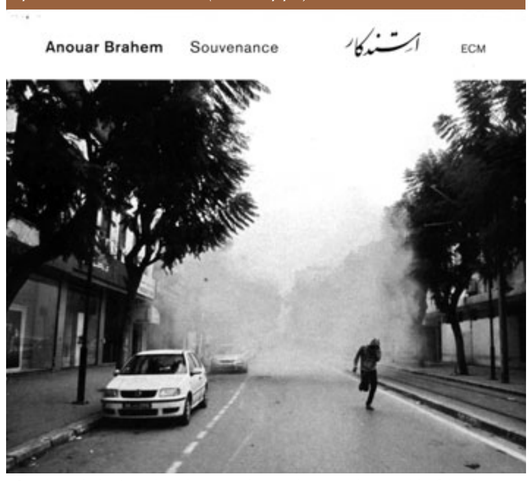
«C'était un monde où le langage n'existait plus, un monde mensonger et cruel, la force brute règnait en maître et la faiblesse était son prophète. Nous passions nos journées enfermés, les yeux rivés sur nos écrans. Nous avions peur, peur de prendre la pluie, de rencontrer quelqu'un, de tomber dans une embuscade, ou amoureux, ou malade, ce qui est à peu près pareil, et de toutes façons nos écrans nous informaient heure par heure de ce qui se passait. Nous n'attendions rien, il n'y avait plus ni passé ni futur, et le présent était vide. Nous redoutions de vivre le dernier épisode de l'épopée humaine, mais c'est aussi ce qui nous tenait, car nous ne voulions en aucun cas rater cela.»

Voilà le début d'une nouvelle que j'ai commencé à écrire qui se passe dans un futur proche, j'hésite à la poursuivre tant ce qui arrive est plausible… Aujourd'hui fin février 2015, alors que nous avons renoncé aux croyances et aux idéologies parce que nous savons à quelles horreurs ça mène, il reste un grand espace vide. Ce vide se nomme liberté, on nous l'a laissée à nous esclaves modernes du monde civilisé probablement par négligence, à moins que nos maîtres ne considèrent qu'en bons petits soldats nous soyons incapables d'y aménager quelque chose! Voyons un peu ce qui s'offre à nous quand on n'a ni foi ni loi: la liberté de pensée, personne ne peut nous la prendre, chacun de nous a une pensée propre, mais on se doit de l'alimenter par l'étude, la réflexion, la lecture, pour ne pas renoncer et s'abandonner à la pensée dominante, il faut aiguiser son libre arbitre. Idem pour la liberté d'expression dont chacun se réclame aujourd'hui, on devrait plutôt dire devoir d'expression, car le verbe reste encore le fluide le plus efficace pour communiquer et dialoguer, il suffit d'ouvrir la bouche et dire, que nous aimons ou que nous n'aimons pas parce que c'est ainsi qu'on choisit son chemin, dire ce que nous considérons comme injuste, ou poser les vraies questions! La liberté de choix aussi nous l'avons, car entre les carottes de la Migros ou celles des Jardins de Cocagne, à peu près au même prix et sans comparaison de goût ni de destruction des sols, on peut encore choisir, alors pourquoi bon sang, pourquoi est-ce qu'on n'use pas de cette liberté-là? Et la liberté de participer, n'est-ce pas fabuleux d'y avoir droit, un droit obtenu de haute lutte, alors comment expliquer que tout le monde ne se presse pas au portillon pour dire son fait, ou pour écouter simplement, pour apprendre? Ce message, cet appel s'adresse à tout le monde, mais surtout à nous membres de cette vénérable, modeste et géniale association qu'est l'AMR, parce que notre existence est liée à l'exercice de ces libertés, c'est notre nourriture, ça s'appelle participer et c'est vital. Terrifiant de constater cependant que bien que nous ayons la liberté de choisir le monde dans lequel nous vivons, la majorité d'entre nous, par ignorance ou mesquinerie, choisit le pire. Qu'est-ce qu'il nous reste? Pas grand chose, tout, la poésie, l'amour, la musique, ultimes consolations. A ce propos ouvrez sans plus attendre ce journal pour y découvrir le programme du 34e AMR Jazz Festival, 100% pure love!

*Titre emprunté à Jean-Luc Godard, c'est son dernier film et je ne l'ai pas vu, mais dans ce titre il y a un constat indéniable.

ANOUAR BRAHEM SOUVENANCE

par claude tabarini (enveloppe)



« Je suis ton luth, c'est toi qui joues sur chacune de mes cordes, et qui les fais vibrer. »
Djalâl-Ud-Dîn Rûmî
s

L'un des intérêts de la photographie est qu'elle fige l'instant, le soustrayant en quelque sorte au temps historique et lui conférant par là-même une sorte d'éternité qui toujours est un résumé du monde, sa propre image. Mais c'est là une vérité à La Palice: «un quart d'heure avant sa mort, il était encore en vie,» n'est-ce pas?

Au temps de ma jeunesse (je suis maintenant un jeune retraité du jazz plein d'allant et frais comme une souche de grenadine!) *les hasards de la vie* me firent un jour visiter le château de La Palice. Nous y entrâmes comme dans un moulin, dans le temps miraculeusement suspendu d'un après-midi d'été. Le domaine était en transformation, toutes portes ouvertes en une enfilade de pièces rengorgeant d'un invraisemblable bric-à-brac à-demi recouvert de bâches et de couvertures qui en accusait encore l'étrangeté. C'était un bougeoir (probablement assez ancien) au cou de céramique blanche, qu'ornaient de fines fleurs bleues. Au dehors, sous le soleil, la bruissante campagne des contes, quelques éclats de voix venus d'une lointaine terrasse. Ma main dans la pénombre se referma sur cette chose et je devins pareil à cet homme fuyant à toutes jambes dans une rue de Tunis vers quelque abîme dans le soudain silence assourdissant d'avant la mitraille, arbres, voitures et maisons attestant malgré eux de la paix du monde. Nous sortîmes de là sans encombres, chargés de nos misérables butins. Les vacances nous tendaient les bras.

Je me souviens de Mounir Bashir dont la légende faisait éclore sous ses doigts dans la nuit de Bagdad les plus fines fleurs spirituelles de l'Orient. On entendait voler une mouche! Car la tradition, par delà les bruits du monde, comme un petit Poucet éclairant de ses traces la noire forêt toujours indique le chemin du silence ineffable, mais elle ne peut pour autant échapper à la perspective historique.

C'est là ce que j'ai cru comprendre en l'imageant à ma manière des propos d'Anouar Brahem dans le dernier numéro de *Jazz Magazine* tout en dégustant *une soupe de lentilles aux écrevisses, puis une lotte pochée aux agrumes avec meringue moelleuse aux champignons et chapelure de pignons pin. Le tout arrosé d'un vin des Dolomites et couronné d'un ristretto.*

La musique, elle, est d'une minceur ascétique où se coule avec bonheur le longiforme François Couturier et la guitare basse de Bjorn Meyer ajoute à cela les petites ailes du rock'n'roll si rafraîchissantes en ce contexte. Sous le voile du temps transparaît la nudité de l'oud en son éternelle jeunesse. Les nappes de mélancolie sont fournies (je tiens à le souligner) par l'Orchestre de la Suisse italienne.

Suis-je fou ou est-ce l'hiver qui me chagrine? C'est dans *Youssef' Song*, au détour d'une improvisation que j'ai même cru entendre *It might as well be Spring*. Cela n'a duré qu'un instant.

Que demander de plus à Allah, nous autres infidèles qui, jaugés à l'aune de Sa Grandeur, sommes sans conteste moins que vermisseaux!

des écrivains, des musiciens

Sauve est celle, sauf est celui
qui ne tombe du grand cheval qui de naissance le porte
à l'horizon farouche où roule profond le fleuve immense
où sonne et retentit le swing sans défense
en la trompette ultime & la cymbale aux balais clairs
du dernier enfant du très grand éléphant
gris souris, planté debout, l'ivoire en sang,
bourré d'oreilles & de mémoire.

Jean Firmann, février 2015

et quelques images du concert de craig taborn
le premier février,
par juan-carlos hernández

OUTILS POUR L'IMPROVISATION 82

par eduardo kohan invité: julián graciano

Julián Graciano est un guitariste, compositeur et arrangeur argentin. Il est diplômé du Berklee College of Music et il enseigne à l'Academia Nacional del Tango à Buenos Aires. Il est l'auteur du premier Real Book de tango. Avec son groupe Tango en Tres, il joue régulièrement en Argentine. En 2008, ils ont été invités par Chucho Valdés au Festival Jazz Plaza à la Havane, Cuba. Actuellement, avec son trio Cuchijazz, il expérimente la fusion du jazz et du folklore argentin.

la polyrythmie par Julián Graciano

Beaucoup de compositeurs ont utilisé la polyrythmie. Par exemple, Igor Stravinsky dans plusieurs passages du Sacre du printemps, Béla Bartók avec ses métriques particulières dans les danses hongroises et Olivier Messiaen dans ses rythmes avec valeurs ajoutées.

Néanmoins, les racines des rythmes complexes nous viennent surtout du continent africain. Dans certaines musiques africaines, deux rythmes différents, superposés pendant un certain temps, finissent ensemble à la fin de la phrase.

L'Inde est, elle aussi, à l'origine de la polyrythmie. La musique classique indienne comprend de complexes accentuations rythmiques qui peuvent s'exprimer par des syllabes phonétiques.

Le folklore latino-américain utilise souvent des polyrythmies de 3/4 sur 6/8.

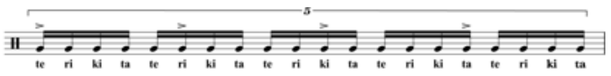
Au XXe siècle, le jazz est un autre héritier des polyrythmies notamment grâce à ses percussionnistes. Le batteur Art Blakey a été un précurseur dans l'africanisation de la rythmique.

Pendant de longues années, j'ai été captivé par la possibilité de frapper avec mes mains sur une table en maintenant une pulsion régulière avec l'une d'elles tout en libérant l'autre, comme inconsciemment, à des rythmes en dehors des subdivisions standards du temps. Mon jeu était en fait constitué par des polyrythmies naturelles. Par la suite, j'ai étudié ces polyrythmies et les ai évaluées pour une utilisation consciente.

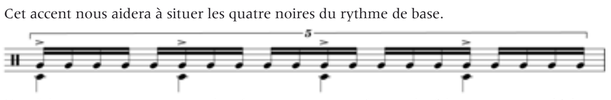
Nous allons maintenant examiner le « 5 contre 4 ». Pendant qu'une main frappe 4 coups à 60 bpm, l'autre frappe 5 coups dans la même période de temps.

le 5 contre 4

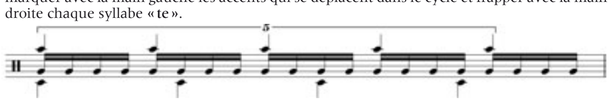
La meilleure façon pour y arriver est de subdiviser chaque noire du quintolet en groupes de quatre doubles croches, et d'attribuer à celles-ci l'une des syllabes phonétiques indiennes contenues dans «te ri ki ta». Au départ, on accentue le «te» et, ensuite, on déplace l'accent d'une syllabe à l'autre à chaque répétition du cycle.



Cet accent nous aidera à situer les quatre noires du rythme de base.

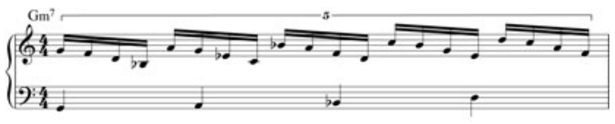


Une fois que nous avons compris cela, nous pouvons chanter intérieurement «te ri ki ta», marquer avec la main gauche les accents qui se déplacent dans le cycle et frapper avec la main droite chaque syllabe «te».

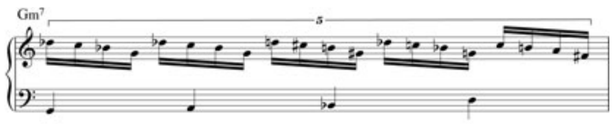


Pour les batteurs, la polyrythmie est fondamentale mais voyons comment nous pouvons l'utiliser dans une improvisation mélodique sur une ligne de «walking bass».

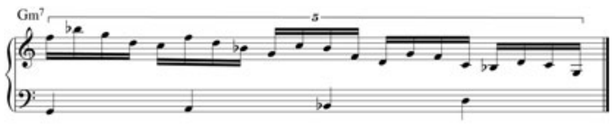
a) Avec des accords de septième en mouvement diatonique:



b) Avec un riff de quatre sons en gamme pentatonique avec « blue note » que nous pouvons déplacer par demi tons.



c) Avec un pattern mélodique



L'idéal est de parvenir à penser en groupes de quatre sons accentués en cinq temps. La pratique journalière avec métronome est la meilleure option pour que la polyrythmie devienne naturelle dans le contexte de l'improvisation.

contact: *jnicolas_graciano@alumni.berklee.edu*
web: *www.juliangraciano.wix.com/page*

questions, suggestions, collaborations, idées d'articles, contactez-moi: *ekohan@yahoo.fr.*
sur mon site, *eduardokohan.com*, vous trouverez tous les *outils pour l'improvisation*
publiés depuis mars 2007 dans *viva la musica*
lecture inspiratrice: *L'Idole* de Robert Merle

LE DERNIER PALIMPSESTE

par jean-luc babel

Gutenberg n'aura jamais connu le délice dont il est indirectement l'inventeur: le consommé aux caractères mobiles («potage aux lettres» en langue pop). Croquer dans l'alphabet, becqueter le vocabulaire, déguster les phrases, boire leur suc comme le Prophète avala le Livre que lui tendait l'archange… c'est joindre l'agréable à l'obligatoire. Les familles procéderont de la même manière avec les petits en leur servant, trempés et chauds, ces scrabbles en blé dur qu'on trouve à l'épicerie. Sans trop dorer la pilule il faudra ruser (les enfants n'aiment pas la soupe), leur apprendre à pêcher équitablement consonnes et voyelles et à concourir sur le bord de l'assiette. Avec Gutenberg l'alphabet n'a jamais dit son dernier mot. C'est toute leur histoire.

Mayence, Saint-Empire, début XVe. Un soleil à tresses blondes (soleil est féminin dans les langues qui s'y connaissent) illumine les jolies maisons à colombages. A l'abbaye, tôt levée, les calligraphes sont devant leur lutrin. Grincement des plumes dans le silence. «Tout doux, dit le supérieur, tout doux mes frères, je veux entendre soupirer les anges sous vos doigts.» A quelques rues de là, un infime incident va sonner le commencement de la fin. Le jeune Gutenberg est dans son lit. Rêve-t-il? Zoom avant. Une plume perce l'oreiller et griffe la joue du garçon. Il pousse un cri.

carte blanche à rodolphe loubatière

DE NOIR CASSIS À CAISSE CLAIRE

par jean firmann

Aimez-vous donc vous-mêmes ou détestez-vous ce petit fruit noir en grappes qui pousse en buissons ardents par toute la Bourgogne où le raisin fou partout à pondre des vins fameux abonde, l'aimez-vous qui sent si fort & si bon, des feuilles au fruit, des branches aux racines de cette odeur dont quelques dieux nus (du temps que facebook et twitter n'étaient pas) s'enivrèrent joyeux si francs, de cette odeur ronde et parfaite du cassis aux grelots juteux violets presque noirs & dont le jus bu d'un coup vous fait roi aux bras les plus souples & soyeux si profonds de la reine. En ces temps de fou qu'on vit, où le flouze vent remède à inventer les maladies.

Eh bien, c'est de là qu'il vient Rodolphe Loubatière. Du cassis noir de la rouge Bourgogne. En nos temps post-brutaux. Du quartier de la Fontaine d'Ouche, près du lac Kir, aux portes ouest de Dijon. A plein de gens dans des maisons trop hautes habitant serrés jusqu'au seizième étage. Il avait treize ans et sa maman l'aimait tant qu'il hésita entre la contrebasse et la batterie. Et c'est la batterie qu'ils choisirent, car ils s'aimaient, je vous l'ai déjà dit mais je le répète, cherchant puissamment à la vie qu'on vit quelque rapide & superbe intelligence. A lutter contre des instituteurs tortionnaires, méchants, débiles qui t'ont pris en grippe et qui te font baver sadiquement tous les jours aux commissures des lèvres la salive pourtant sainte. Mais en ces contrées de cassis blanc & noir et de chanoine Kir, il n'y avait point de professeur de contrebasse. Donc la batterie s'imposa, car à Dijon en la matière, en la manière de frappeur à dix doigts de son vibrant & pur sur les auréoles de cuivre, sur les aréoles de bronze et les vraies peaux d'ânes distendues, il y avait un bon maître & de bien bonne école. L'école de Dante Agostini batteur italien antifasciste et grand poteau de Kenny Clarke et qui dès le début des années 1960 lança des écoles un peu partout par la France. Des écoles de batteurs. Purs & durs. Et sanglées serrées dans des méthodes. Et c'est dix ans à grand labeur entêté qu'il y a travaillé jusqu'à monter Loubatière de Dijon à Paris pour arracher deux ans plus tard (à plus de cinq heures de trajet pour une heure de cours), un bien bel accessit de cette école de batterie du feu d'un dieu en son adresse de Paris.

Mais ces frénésies d'horloge, ces trépidations savantes, ces saccades robotiques, ces régulations scandées rapides de main droite ou de main gauche, ces frottis délicats de balais d'acier sur la peau des toms, ces manipulations hagardes, même hard bop, il en a marre. Ça tourne en un rond qui tue comme la queue du serpent mordue.

Car il sait bien Loubatière, gaucher de main tant que d'œil, gaucher tant d'oreille que d'épaule, que par tout le mobilier modèle de la batterie, (ce groovant robot préfabriqué qui le fatigue tant depuis le temps tout choisi passé par les poignets & par les bras de la racine du pouce aux serrures omoplatées des puissants zig-zags nuque-épaule depuis les temps systématiques du Dante, grand copain, on l'a dit, de Kenny Clarke que ses femmes et ses amis nommaient Klook, l'Agostini batteur algébrique, mathématicien des pommades sèches du monde), il sait bien que des toms au charleston, de la grosse caisse à la pédale marquée du sabot noir du haut nerf, il faut risquer, comme Han Bennink (qui vit sur un couteau flottant sur un canal à Amsterdam) de n'élire plus (mais de façon toute autre) que la *caisse claire*. Afin de librement la faire parler. Elle qui est la frangine instantanée toujours vivante du plus simple des tambours de guerre, ce *digging coal*, cette pelle à charbon, comme la qualifiaient vers 1930 les Nouillorquais qui comprennent si peu de leur langue encollée que la parole a l'âme nette & claire. Alors Rodolphe (qui n'est pas violoniste) pourtant de collophane inonde la peau d'âne artificiel de sa caisse parfaitement claire. Ainsi pourra-t-il *inventer* de la musique. Lui, il dit *improviser* de la musique. Moi je dis *rechercher* de la musique. A ces débuts vers 1973, l'AMR était une association pour la musique de recherche. Lui en fait est en plein dedans. Et il s'entoure de musiciens qui flairent à truffes vives les mêmes pistes. Tous de purs improvisateurs ardents et sans mémoire comme il est écrit trop audacieusement au verso de ce canard dans le papillon qui annonce et définit cette carte blanche.

Là je dis objection veau trôneur! car faire de la musique sans mémoire comme vous entendez la faire, vous arrachera toute patte aux pieds. Invente, invente mais entends bien que les montagnes soufflent & que les océans par les naseaux soupirent un chant

roxanne gauthier

de bulles légères si bleu. Mémorise, mémorise, tu inventeras mieux.

Il invite parfaitement pour cette carte blanche de ses amis qui tentent de sonner même ouverture, même matière pure en plein son, même trituration du chant comme une pâte, même musique jaillie juste du dedans de chacun qui sans cesse bouge.

Voyez l'enfant en plein anniversaire qui de ses doigts nouveaux arrache & extirpe au ballon de baudruche des gémissements, des grincements, des couinements sans nom & des piaillées & des criaillées terribles comme d'un arbre immense par la forêt cachée que d'une tronçonneuse l'on précipite à terre, comme d'un chant hurlé en la salée des mers tout nu des deux mètres que fait bien la gorge nue d'un cachalot. En temps réel, comme si le temps n'était autre que réel. En musique physique et concrète, en chant vibré venu de rien, en peau d'ange qui n'ont point de peau mais juste une emplumée profonde tant qu'un songe.

Et puis dans cette carte blanche où Loubatière a convié des amis musiciens qui creusent à tous vents même route est invité aussi un peintre immense, Basquiat, Jean-Michel de son crénom dont vous voyez l'autoportrait ci-haut. Un New-yorkais mort à vingt-sept ans d'avoir tenté et réussi de peindre à tour de bras la vie vache, la vie haute & qui nous déborde.

TROPISMES

par christophe gallaz

Face à la tournure de notre monde où tout n'est plus que destructions brutales et productions suicidaires, je suis toujours plus sensible à l'informulé qui précède tout langage – à cette espèce de matrice du réel et des êtres où tout ne cesse d'osciller entre brumes, ténèbres et lueurs, en suggérant la promesse d'une articulation plus nette et plus juste.

Or nulle musique davantage que celle entendue dans telle ou telle cave à jazz, jadis ou la semaine dernière, ne m'évoque mieux ce genre d'état: c'est le moment où les balais du batteur glissent alors sur les peaux de sa caisse, que des excursions mélodiques adviennent en solitaire dans l'obscurité, que tout se combine à peine puis s'estompe et revient.

A l'ouïe de ce miracle, l'esprit divague ou revient à d'anciens souvenirs aussitôt réenchantés, comme celui d'une scène observée jadis au large de Madagascar. Je veux dire la scène du voyageur observant le vieux Noir accoudé pardessus la mer. Nous sommes au voisinage de quelques îles semées dans l'Océan indien, sous le tropique du Capricorne, au milieu de l'après-midi, dans la chaleur et le sel, par une lumière qui fait fumer l'horizon.

Le Noir est incliné contre le bastingage d'un boutre et son œil arpente la succession des vagues qui s'avancent vers lui fendues par l'étrave, et suit rêveusement leur jaillissement d'écume et de bulles vers la droite et vers la gauche – comme si c'étaient les lignes d'un livre élastiquement déployé depuis l'horizon. Mais bientôt les mots se dissolvent.

La mer s'allonge en vain discours entre les terres émergeant alentour, de quelques dizaines de mètres à peine, figées comme des certitudes, noyées de cocotiers et de vanille, où tout ne cesse d'imaginer le premier débarquement des singes et le dernier bivouac des pirates. Ici tout va de brise en brise inlassablement émiettée par le bégaiement végétal.

Il y a de vieilles pistes en sable rouge où circulent d'antiques limousines importées de France par cargos semi-véreux, des sauriens cabossés dormant au miroir des marigots et des silhouettes humaines fantomatiquement altières, qui guettent le mirage de leur avenir depuis le seuil de leurs villages tout obsédés de canards et de chèvres.

Il y a trop de présence patiente en ce spectacle, pas assez de ruptures et de déséquilibres, et la conscience du voyageur se déficelle. Aucun symbole ne règne ici, aucun signe à déchiffrer, pas d'espoir ni de nostalgie, et nulle autre réclame publicitaire que les enseignes des garages et des épiceries lentement rongées par les pluies, les vents et le soleil. C'est une décolonisation par évaporation du sens et du discours. Le décor et les êtres s'immobilisent dans l'impasse d'une croissance et d'un pourrissement symétriques et simultanés.

Il y a des coquilles mortes sur les plages et des bourres de noix vides, des fibres dures qui jonchent le sol tapissé de téguments secs, des sœurs catholiques traversant des aéroports perdus au fond de la brousse, des zébus patients comme leur squelette, des ivresses perpétrées à coup de rhum, des gestes coutumiers qu'enlumine une orchidée prodigieuse. Tout n'est ici que vestiges agacés par une vitalité sans lendemain.

Le voyageur est venu des antipodes – cette langue à jamais étrangère. Sur le boutre qui navigue encore il s'approche du vieux Noir. Un peu de vent s'est levé, les vagues sont plus hautes et s'ourlent d'une crête légère et volatile avant de s'affaler vers la poupe. Les yeux du Noir les lisent encore, dirait-on, levés dans leur orbite et aussitôt rabaissés, comme bercés de phrase en phrase et endormis par leur teneur. Le voyageur se tait. Des passagers vont et viennent inutiles sur la coursive, il y a des bruits de voix et de l'eau crachée sur la coque et le pont, il y a les îles au fond du paysage et le soleil qui descend très au nord.

Le voyageur avance, cherche, regarde, veut comprendre le livre immensément feuilleté tout autour de lui, le Noir ne bouge pas, on ne sait pas s'il s'ensommeille, on ne sait plus ce qui se pense ni ce qui se passe, ni même s'il se passe quoi que ce soit.

Puis la nuit tombe et le livre se referme, ou plutôt s'ouvre sur une confusion progressive des rumeurs et des formes, le cri d'un engoulevent, le rot d'un mammifère que nul ne connaît, la vision d'un palmier qui s'agite comme la main d'un noyé, des reflets sur l'eau, des phosphorescences inexplicables, des crabes surgissant de derrière les rochers, des coraux épiant la marée – la désarticulation de tous ces lexiques. Fidèles à leurs secrets, les tropiques s'enfoncent dans l'inexplicable. Nous ne sommes que la fatigue d'une lecture ou d'une musique, ou leur promesse inouïe.

JOURNAL DE BORD

par benoît corboz

membres de l'expédition:
Salvatore Dardano, ingénieur du son, élégant et fidèle
Laurent Klunge, manager et marchandeur de suppléments bagages
Marc Erbetta, batterie et apéros
Erik Truffaz, trompette et promenades distraites
Christophe Chambet, basse électrique et soliste des bronches
Benoît Corboz, claviers pour les notes et pour les mots

le monde des fourmis

sud-est asiatique, novembre 2013

le soir nous sommes invités

chez Hervé, un Français installé en Birmanie depuis bientôt vingt ans. Il a fait sa place ici à une époque où peu d'étrangers venaient tenter leur chance. Il nous accueille dans sa belle maison au bord d'un grand lac.

De sa terrasse la vue est imprenable. La nuit s'installe et, au loin, les reflets des lumières de la ville se répandent peu à peu sur la surface de l'eau. Derniers témoins du soleil couchant, les deux grandes pagodes de Yangon irradient le ciel d'un or aux reflets rouge crépusculaire.

Hervé a également invité toute une équipe de musiciens birmans. Il espère bien voir quelques-uns d'entre nous improviser ensemble, plus tard dans la soirée. Sa terrasse est équipée d'une sono, de quelques amplis et de toutes sortes d'instruments locaux.

Devant nous, une harpe birmane, un set de grelots en bambou au son étonnant, plusieurs percussions à l'allure de djembés et de tambourins, et deux installations plus massives: un jeu d'une trentaine de petits gongs posés à plat autour d'un musicien assis, et le plus imposant de tous, le *pat waing*, un ensemble de vingt et un tambours accordés placés en cercle sur un socle en forme de clôture dorée.

Pour les Occidentaux il y a également une guitare, une basse électrique et une batterie électronique pilotée avec des pads, mais pas de clavier pour moi. Je me contenterai donc de manger et discuter.

Hervé me raconte qu'un peu plus loin sur les rives du lac se trouve la résidence d'Aung Saan Suu Kyi. C'est là qu'elle est restée assignée durant de longues années. Une voisine en quelque sorte, à qui il rend visite de temps à autre avec un de ses trois bateaux. Il m'avoue – en toute humilité bien sûr – l'avoir présentée dans la plus grande clandestinité à Luc Besson lorsque que celui ci préparait un film en son honneur il y a quelques années…

La soirée se passe comme Hervé l'avait espéré. Après le repas, Erik, Marc et Christophe se joignent au groupe de musiciens birmans et improvisent pendant plus d'une heure. De mon point de vue, et d'écoute, l'échange musical est plutôt intéressant.

Au centre de la terrasse trône Kutu, un type à la chevelure de chef sioux qui ne boit pas que de l'eau. Il dirige la manœuvre en gesticulant comme un diable. Il fait de grands signes à ses compatriotes qui, visiblement, ont pour consigne d'attendre son autorisation avant de se lancer dans un solo. C'est lui qui ponctue chaque intervention par un intermède de grelots ou de harpe, dont l'accordage ne semble n'avoir guère d'importance. De la même manière qu'il donne la parole aux autres, Kutu la reprend d'un geste ou d'un regard lorsqu'il décide qu'il faut passer à autre chose.

Les sonorités de ces instruments birmans sont très agréablement douces, même lors des passages en puissance.

Chaque montée d'intensité doublée d'un trait de virtuosité rapide s'accompagne invariablement d'une accélération de tempo qui confirme incontestablement la théorie de la relativité. En revanche, la gestion des groupes de mesures n'a ici arithmétiquement parlant plus rien d'une science exacte…

Leur langue a aussi une sonorité très douce et caressante. J'apprends mon premier mot de birman, «Gesube», qui veut dire merci.

Plus tard notre chauffeur nous ramène à l'hôtel. Son petit bus roule toutes fenêtres ouvertes dans la nuit étoilée sous un concert de corneilles et de chiens fous.

jeudi 14 novembre

Il est treize heures locales, seulement sept heures trente pour nous qui n'avons pas encore digéré le décalage horaire.

Sortis de l'hôtel la tête dans les choux à la recherche d'un expresso digne de ce nom, nous risquons notre peau à traverser un gros carrefour encombré pour atteindre le pâté de maison voisin. Le soleil tape très fort et l'on cuit littéralement, bloqués sur le trottoir. Pas de passage-piétons ni de feu de signalisation bien sûr.

Il faut être vraiment téméraire et savoir viser le bon moment, c'est-à-dire lorsque toutes les voies sont suffisamment bouchées, pour espérer arriver indemne de l'autre côté.

A quinze heures, mieux réveillés et toujours en un seul morceau, nous nous rendons dans les jardins de l'Institut français où une jolie scène a été dressée en notre honneur. Plusieurs personnes s'affairent aux derniers préparatifs: Les jardiniers bichonnent fleurs et plantes vertes tandis que des centaines de chaises rouges sont installées bien en rang sur le gazon. Une équipe technique étoffée nous accueille pour l'installation des instruments. J'ai même droit à un aide personnel dédié exclusivement à mon matériel. Comme il ne parle pas anglais, il ne me sert malheureusement pas à grand-chose.

Outre le piano à queue presque accordé, un clavier électronique est mis à ma disposition en lieu et place du fender rhodes introuvable dans ce pays. L'appareil est déjà sur scène en plein soleil depuis un bon moment. Lorsque je le touche il est si brûlant que l'on pourrait y faire cuire un œuf au plat. Je dois demander de faire monter une tente particulière pour ombrager mon espace claviers.

Le matériel n'est pas exactement ce dont j'avais rêvé, mais tout fonctionne, c'est l'essentiel.

Il faut déplacer le piano à queue de quelques mètres. Difficile de le rouler car, sous la moquette vert pâle, le relief irrégulier du sol fait penser à un assemblage de planches d'épaisseur et de robustesse inégales. Laurent interroge le chef de plateau à ce sujet. Six personnes montent immédiatement sur scène, soulèvent le piano et le déposent à l'endroit voulu.

Nous nous installons, réglons le son puis répétons une petite heure avec quatre musiciens birmans qui nous rejoindront pour deux titres en fin de concert.

Ils sont placés à l'arrière de la scène. Le flûtiste est carrément caché derrière l'ampli basse de Christophe. Nous le faisons venir devant, à côté d'Erik. Il nous obéit mais a l'air très gêné. Son chef, qui est coincé derrière les lourdes barrières du fameux *pat waing*, n'est pas content du tout que la hiérarchie de l'orchestre soit ainsi transgressée!

la scène est une véritable étuve

Il fait si chaud que, pour m'éponger, je consomme déjà trois linges en moins de deux heures.

Le soir venu les jardins sont remplis de monde, expatriés et locaux en proportion égale. Il y a un bar ouvert pour l'occasion qui fonctionne à plein régime. Une équipe de télévision a installé ses caméras pour filmer l'événement. Nous avons tous droit à une petite interview dans un anglais très particulier. Durant le concert, l'ambiance est plutôt festive, le public est certes réactif mais également très bruyant. Ça parle beaucoup, parfois ça crie même, et au bar c'est un peu la kermesse.

Pour ma part j'utilise une grande partie de mon influx à déjouer les pièges que me tendent à la fois le clavier électronique inconnu qui ne réagit pas comme je l'aurais espéré, la sueur qui dégouline sur mon visage et vient me brûler les yeux, et une véritable armée de moustiques voraces aussi nombreux et enthousiastes que le public.

Quelques minutes après la fin du concert, alors que je retourne sur scène pour ranger mon matériel, je suis sauvagement harponné par deux Américaines d'un certain âge, pour ne pas dire d'un âge certain, tout à la fois exubérantes et surexcitées. Je réalise vite que la raison de leur émoi n'a que peu de rapport avec le côté purement musical de ma performance. Je suis enseveli sous un flot de louanges principalement axées sur la qualité physique de mon jeu de scène.

Quelle énergie! Quelle intensité! Quelle vivacité! Si je les comprends bien, à n'en pas douter, un homme capable de telles performances sur scène doit être apte à de bien belles choses dans la vie civile… Je sens que la conversation dérape dangereusement lorsque l'une d'elles me parle mariage. Par bonheur, je suis sauvé par mon alliance. A sa vue, la plus exubérante des deux femmes se pétrifie, pousse un cri d'effroi, et maudit publiquement cet être qui a osé la précéder pour lui voler mon cœur! Salvatore, témoin de la scène, en rigole encore!

Huit cent cinquante personnes dans les jardins de l'Institut français, c'est un immense succès. Le record absolu du site détenu pour une exposition parrainée par Aung San Suu Kyi en personne est pulvérisé!

La diplomatie française est comblée. Comparé aux Anglais qui ont concentré leurs moyens sur les représentations diplomatiques de leurs anciennes colonies, dont la Birmanie, le personnel diplomatique français se sent ici comme un parent pauvre.

Le score sans précédent réalisé ce soir redore son blason et lui donne même l'occasion de plastronner un peu devant ses confrères anglophones.

en fin de soirée

nous sommes invités pour un repas à l'ambassade de France.

Une fois passé le portique de sécurité, un douanier français en uniforme réglementaire contrôle les entrées sur une liste nominale. Le pauvre, il doit être mort de chaud.

A l'intérieur c'est un autre monde. Une demeure de type colonial plantée dans un jardin luxueux hors de l'espace-temps. On se croirait revenu en plein dix-neuvième siècle. Ici, même les corneilles ne font pas de bruit.

Un hall et un grand escalier d'angle orné de tableaux et de vases aux couleurs rares et chères, un premier vaste salon qui doit bien mesurer deux cents mètres carrés pour l'accueil et l'apéritif, une salle allongée où le grand buffet est servi, une salle à manger pour ceux qui ont définitivement trop chaud dehors et veulent manger climatisé, et une grande terrasse au milieu des feuillages pour les fumeurs-mangeurs en mal de transpiration.

Nous sommes une bonne quinzaine, vingt avec les serveurs.

L'ambassadeur n'est pas là, et c'est un numéro deux vêtu d'un costard trois pièces tiré à quatre épingles qui nous reçoit. Il mangera sur la terrasse avec les fumeurs, par plus de trente degrés, le gilet fermé, la cravate et la barbe impeccable, sans une goute de sueur sur le front. La classe diplomatique.

Le buffet est pour l'essentiel italien, le piano à queue japonais, mais le vin est français…

Le retour à l'hôtel vers minuit nous offre nos dernières images nocturnes de Yangon. Les corneilles et les chiens fous saluent bruyamment notre passage.

Ils nous honoreront de leur présence tapageuse jusqu'au petit matin.

à suivre (ça finira jamais…)

LES BONS PIANOS
ONT UNE ADRESSE
jean cerutti
4, rue de la Scie (Eaux-Vives) 1207 Genève • Tél. 022 736 95 69

SERVETTE 92 MUSIC
Votre partenaire de qualité
Grande sélection d'instruments à vent et à cordes
Vente: Neuf-Occasion
Service de locations et réparations
Atelier de lutherie, guitares, bois et cuivres
92, rue de la Servette
CH - 1202 Genève
Tél. 022 / 733 70 73
Horaires: le lundi: 14 h. à 18 h.30
du mardi au vendredi: 10 h. à 18 h.30
le samedi: 9 h. à 17 h.
bus: 10 / 3 / 15 arrêt: Servette Rosiers

LA CROISADE D'ELSA

Chers improvisateurs, vous que j'observe maintenant depuis plusieurs décennies au Sud des Alpes, *je vous entends souvent vous laisser aller à une très mauvaise habitude, sur le plan rythmique, selon moi.*

Il s'agit de cette propension que vous affichez, lorsque vous abusez sans discernement de l'emploi d'une multitude de triolets de noires, au cours de vos improvisations.

Pour ma part, je formule le vœu que vous abandonniez totalement cette pratique, car elle tue littéralement votre précieux swing.

*Mais, je voudrais être clair: je ne vous suggère pas de bannir cette formule rythmique de votre vocabulaire. Un ou deux par ci par